



3 1761 080102197

Chantemerle
Dévote!

PQ
2605
H333
D48



CHANTEMERLE

DÉVOTE !

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE


(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, juillet et août 1902.)

BRUXELLES

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
OSCAR SCHEPENS & C^{ie}, Éditeurs
16, rue Treurenberg, 16
1902

DÉVOTE !

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE



Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

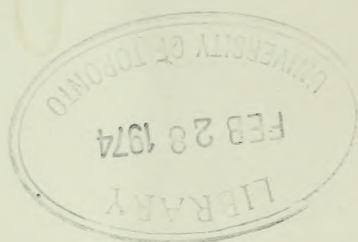
CHANTEMERLE

DÉVOTE !

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

(Extrait de *LA REVUE GÉNÉRALE*, juillet et août 1902.)

BRUXELLES
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
OSCAR SCHEPENS & C^{ie}, Éditeurs
16, rue Treurenberg, 16
1902



PQ
2605
H333 D48

LOUVAIN. — Imp. POLLEUNIS & CEUTERICK, 32, rue des Orphelins.

Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.

DÉVOTE !

CROQUIS DE JEUNE FILLE CONTEMPORAINE

I. EMBALLEMENT

PERSONNAGES :

Fernande de Chrysalles.
Georges Mironnes d'Esplan.
Emmanuel Fargueil.
Germaine d'Imières.
Un groupe de vieilles dames.
Deux jeunes blasés.
Le baron.
Le directeur du cotillon.
Un domestique.

L'heure du cotillon au bal somptueux donné par le marquis et la marquise d'Arpont en leur hôtel. Scintillement de lumières, tourbillonnement de toilettes, inondation de musique, atmosphère parfumée et de lourde chaleur. Les couples rangés contre les murailles subissent la griserie très spéciale des fins de bals animés et nombreux. C'est une sorte de fièvre aux soubresauts bizarres où se mêlangent l'abrutissement d'une partie de l'être par l'atmosphère et le factice des sensations — abrutissement qui ne permet plus de distinguer dans la valse jouée par l'orchestre qu'une cadence sans mélodie — avec la fébrilité spirituelle et brillante de l'intelligence surexcitée par les propos entre-croisés, fébrilité qui pétille dans les yeux et monte au teint. On sent que tout à l'heure, dans la voiture et dans la chambre close, il y aura un effondrement de fatigue et d'abêtissement ; mais une sorte d'électricité surexcite les cerveaux, et il est bien peu de mots vraiment stupides ou insignifiants qui à cette heure papil-

lonnent des lèvres rouges aux moustaches blondes ou brunes. Peut-être est-ce parce que les conversations sont faites de bribes que la danse échenille et de propos qu'une figure de cotillon entre-coupe. Peut-être aussi est-ce parce que les yeux sont plus inspirants quand ils remercient d'un bouquet et les lèvres plus hardies quand elles jettent un rire et un mot au passage rapide d'un tour de valse.

Tout en haut de la salle, les mères chaperonnes qui lorgnent ou causent; quelques vieux messieurs, l'œil terne et l'intelligence morte, leur tiennent compagnie. Dans les portes les jeunes blasés à l'air vieillot, les rebutés à l'air gauche et les petits débutants très rouges.

Fernande et Mironnes sont assis côte à côte.

FERNANDE.

(Blonde, éblouissante de teint, mise à ravir, toute sa personne respirant une sérénité joyeuse qui, à côté de l'agitation des autres jeunes filles, lui donne un air de jeune déesse de l'Olympe. Très jeune fille pourtant et par la candeur du regard et par la malice du sourire et aussi par l'épanouissement retenu de sa beauté qui s'ignore.)

Pourquoi ne parlez-vous plus? Vous passez pour avoir une conversation abondante et variée...

MIRONNES.

(Le type du jeune homme bien, sans rien pourtant de très remarquable qui fasse se retourner les femmes dans la rue. On ne dit pas : le beau Mironnes; mais on dit : ce charmant garçon de Mironnes. La voix pondérée et harmonieuse.)

Comme la nourriture sur les prospectus de pensionnat.

FERNANDE (*riant*).

Vous allez me faire croire que, comme elle, votre conversation est plutôt comment dirai-je.... ?

MIRONNES (*riant*).

Semelle de botte ! Merci.

FERNANDE.

Non mais, sérieusement, vous êtes silencieux ce soir. Pourquoi ?

MIRONNES.

Je... ne sais pas.

FERNANDE.

Bah ! vous devriez savoir. Cela ferait un sujet de conversation... Bon, encore une figure. Je m'en vais... tâchez de trouver pour quand je reviendrai.

MIRONNES.

Ne restez pas trop longtemps partie, je vous en prie.

FERNANDE.

Pour l'usage que vous faites de ma présence !

(Elle s'accroche à la file de jeunes filles qui s'en va faire la figure au milieu de la salle Mironnes la suit des yeux.)

LE DIRECTEUR DU COTILLON *(affairé, transpirant)*.

Voulez-vous suivre ? *(Il traîne une ribumbeille de jeunes gens à qui son allure heurtée donne un air de pantins.)*

MIRONNES.

Ah ! zut. *(Il reste assis et comme il a perdu sa danseuse de vue, il s'empare de l'éventail qu'elle a abandonné sur la chaise et l'examine rêveusement)*.

GERMAINE D'IMIÈRES.

(Pas bien jolie, mais un air grave et perspicace qui lui donne un petit charme drôle. Elle est assise de l'autre côté de lui et restée seule, son danseur au loin).

Il est charmant, votre flirt.

MIRONNES.

Quel flirt ?

GERMAINE.

Lequel ? Vous en avez donc plusieurs ?

MIRONNES.

Naturellement.

GERMAINE.

Mais alors il y en a un qui vous fait oublier les autres et qui vous absorbe. Il est charmant.

MIRONNES.

Alors ce n'est plus un flirt.

GERMAINE

Je le crois aussi. Ce n'est plus un flirt. C'est très sérieux. Je vois ça, moi, et je vous répète : il est charmant.

MIRONNES.

Ah ! vous voyez ça, vous ! A quoi ?

GERMAINE.

Oh ! à beaucoup de choses. Vous ne parlez pas. Vous la regardez beaucoup. Vous êtes fâché chaque fois qu'on vous l'enlève. Vous négligez vos amies de là-haut.

MIRONNES.

De là-haut ?

GERMAINE.

Oui, les jeunes femmes, là-haut, en haut de la salle. Elles ne sont pas contentes, vous savez.

MIRONNES.

Ça m'est bien égal.

GERMAINE.

Naturellement. Et les autres jeunes filles aussi, ça vous est égal. Vous avez bien raison. Elles ne valent pas Fernande.

MIRONNES.

Fernande ?... Comment ?... Oh ! quelle bêtise. Mais je trouve toutes les jeunes filles charmantes. Et tenez, voulez-vous m'accorder un tour de valse ?

GERMAINE.

Volontiers, si ça peut satisfaire votre amour-propre d'impénétrable. Mais je ne devine pas moi, je vois. Je ne dirai rien, si cela vous vexé.

MIRONNES (*un peu nerveux*).

Dites ce que vous voulez, Mademoiselle l'extra-lucide. En attendant, dansons. (*Ils dansent.*)

FERNANDE.

(*elle revient avec Manu Fargueil, très gauche et très intimidé*).

C'est ici, Monsieur. Asseyons-nous. Mon danseur est en ballade. C'est un de vos premiers bals. Ça vous amuse ?

FARGUEUIL.

Certainement, Mademoiselle.

FERNANDE.

Pas follement, hein ? Ça ne peut pas vous amuser follement, un premier bal. C'est tellement effarouchant.

FARGUEUIL.

Oh ! oui.

FERNANDE.

Oui, je me rappelle. C'est très effrayant. Mais ça passe. Moi ça ne m'effraie plus du tout. Il est vrai que j'en ai tant vu. C'est ma deuxième année. Je deviens horriblement vieille.

FARGUEUIL.

Oh ! Mademoiselle.

FERNANDE.

Protestez, bon jeune homme. C'est bien. Vous n'avez pas encore perdu le respect des danseuses chevronnées. C'est bête ce que je dis là.

FARGUEUIL.

Oh ! non.

FERNANDE.

Vous avez beaucoup de tact. Vous serez vite acclimaté, hélas ! Vous allez la perdre aussi cette sainte timidité des débutants, et bien vite je crains. Je suis sûr que vous ne faites déjà presque plus de gaffes...

FARGUEUIL.

Mais, je... je ne crois pas.

FERNANDE.

Vous avez de la chance, moi j'en ferai toujours.

FARGUEUIL.

Vous devez faire bien, tout ce que vous faites, Mademoiselle.

FERNANDE (*riant*).

Ah ! ah !

(Après l'effort de ce compliment le pauvre Manu, plus rouge que jamais, n'a plus la force de relever la conversation. Fernande aussi se tait, n'attachant aucune importance à ce jeune Éliacin).

MIRONNES (*ramène Germaine. Fargueuil salue et disparaît dans la cohue qui le bouscule*).

J'avais hâte de rentrer au bercail. Quel était cet agneau ?

FERNANDE (*distruite*).

Un petit jeune... nouveau... inconnu... insignifiant.

MIRONNES.

Nous en étions tantôt à...

FERNANDE (*riant*).

Oh ! je ne sais plus. C'est trop fatigant de chercher.

MIRONNES.

Vous avez raison. J'ai horreur des conversations suivies sur un même sujet. Cela devient fatalement factice au bout d'un certain temps, et il n'y a rien de plus désagréable que ce qui est préparé et voulu.

FERNANDE.

C'est vrai, j'aime bien mieux causer à bâtons rompus, comme ça vient.

MIRONNES.

C'est le seul moyen d'être naturel, de ne pas se tromper l'un sur l'autre. C'est un peu de l'âme qui vient aux lèvres, un peu de son âme et non pas des phrases qui seront spirituelles ou savantes peut-être, mais qui auront toujours un air d'apppris par cœur. Si on n'est pas malin, c'est déjà l'être un peu que de

ne pas chercher à déguiser sa médiocrité. C'est être honnête tout simplement.

FERNANDE.

Je pense absolument comme vous ; mais pas en si jolies phrases.

MIRONNES.

Alors nous nous entendrons ?

FERNANDE.

Mais nous nous entendons déjà.

MIRONNES.

Alors, pacte de franchise, toujours !

FERNANDE.

Toujours, c'est évident.

MIRONNES (*riant*).

L'heure est solennelle. Scellons-le ce pacte par un tour de valse.

(Ils dansent. Un « trois temps » joliment glissé, souple, harmonieux, sans exagération de nuances pourtant, ce qui donne malgré tout à cette danse l'allure raide moderne qu'elle ne devrait pas avoir. On les regarde passer. Fernande est une jeune fille à succès et soulève nécessairement au passage un peu de dénigrement, beaucoup d'envie, plus encore de sourires et de désirs fous).

UNE VOIX DANS LE GROUPE DES VIEILLES DAMES.

Voilà la belle Fernande avec Mironnes. C'est un couple charmant. Trouvez-vous pas, Baron ?

LE BARON (*qui somnolait, ouvre les yeux et reçoit en plein éblouissement de la vision de Fernande qui passe en souriant*).

Jolie femme... bien faite... de la ligne.

UNE AUTRE VOIX DE VIEILLE DAME.

Ce Mironnes est très bien. Il paraît qu'il a une fort jolie fortune. On m'a dit (*la vieille dame chuchote un chiffre à l'oreille de sa voisine*).

UNE AUTRE.

Cela n'est pas étonnant, il était enfant unique et il est orphelin.

UNE AUTRE.

Il est bien regrettable qu'il ait des idées impies. Car c'est un impie.

LA DEUXIÈME VIEILLE DAME.

Bah ! ils le sont tous avant le mariage. Mais ils reviennent.

LA QUATRIÈME.

Oui, mais chez lui ce n'est pas l'indifférence de celui qui s'amuse. C'est systématique. Il ne croit pas et il s'en vante.

LA TROISIÈME.

Il est vrai qu'il a d'étranges relations... des avocats, des hommes de lettres, des gens qui ne sont pas du monde.

(Le couple repasse).

LA PREMIÈRE.

C'est dommage, car il est très bien.

LES AUTRES.

Oui, il est très bien.

LE BARON.

Jolie femme... bien faite... de la ligne.

FERNANDE.

Allons nous asseoir, on nous regarde. Cela m'intimide. Voyez, je suis sûre qu'en parle de nous dans le coin des centenaires.

MIRONNES *(riant)*.

Le joli mot... Ça m'est bien égal... Vous dansez à ravir.

UNE VOIX DANS LE GROUPE DES JEUNES BLASÉS.

Vois donc, mon cher, Mironnes, il s'en paie ce soir. Il danse comme un enragé.

UNE AUTRE.

C'est vrai. Est-ce qu'il est toujours avec...

LA PREMIÈRE.

Non, elle a passé à l'armée. Il est libre.

LA SECONDE.

C'est clair alors, il va épouser la petite Chrysalles.

(Fargueil qui a entendu, de rouge pivoine qu'il était a pâli affreusement. — L'orchestre attaque le galop final. On se rue au buffet).

FERNANDE *(toute rose de la danse, deux boucles folles s'échappant de sa coiffure, un peu de lassitude dans les yeux).*

Allez vite me chercher quelque chose. J'ai soif et faim.

(Mironnes se lance courageusement dans le fourré humain).

FARGUEUIL *(s'est approché, rouge à nouveau, plus gauche encore que tantôt).*

Bonsoir, mademoiselle.

FERNANDE *(un peu étonnée du tremblement de la voix entendue et du regard éperdu des yeux suppliant comme ceux d'un chien battu).*

Bonsoir, monsieur.

MIRONNES *(revenant, tenant en équilibre un verre à champagne et une assiette chargée).*

Voilà. J'ai failli périr.

FERNANDE.

Vous avez eu raison de ne pas le faire. Voulez-vous me dire maintenant l'heure qu'il est ?

MIRONNES *(un peu étonné).*

L'heure?... Il est minuit un quart.

FERNANDE *(désappointée).*

Ah ! trop tard. Voulez-vous avaler ça ? Je n'ai plus faim.

MIRONNES.

Comment ? Mais tantôt...

FERNANDE.

C'est vrai. Le pacte de franchise... Du reste, c'est très simple. Je vais à la Sainte Table demain. Alors je ne puis pas rompre le jeûne.

MIRONNES *(abasourdi).*

Vous n'allez rien prendre avant demain ?

FERNANDE.

Mais non. C'est le 2 février demain.

MIRONNES.

En voilà une idée !

FERNANDE (*très sérieuse*).

Ce n'est pas une idée.

(*Mironnes a l'air stupéfait, mais il n'a nulle envie de rire intérieurement. Un peu de silence froid est tombé entre eux. Ils s'asseyent sur un des divans, attendant que la voiture des Chrysalles soit annoncée*).

FERNANDE (*se met soudain discrètement à rire*).

Ah ! ah !

MIRONNES.

Pourquoi riez-vous ?

FERNANDE.

Une idée drôle qui me passe par la tête, au souvenir de notre pacte solennel de tantôt. Je songe que nous devrions nous dire l'un à l'autre une bonne vérité. Cela mettrait sa solidité à l'épreuve.

MIRONNES.

C'est dit. L'idée est exquise. Commencez.

FERNANDE.

Non, vous.

MIRONNES.

Vous le voulez ? Je ne chercherai pas longtemps : Vous êtes adorablement jolie.

FERNANDE.

Oh ! faut-il donc que vous soyez comme les autres ? On m'a trop de fois débitée cette phrase-là.

MIRONNES.

Mais il y a la manière !

FERNANDE.

Je n'ai pas remarqué.

MIRONNES.

A vous.

FERNANDE

Je n'oserai pas.

UN DOMESTIQUE.

La voiture de Madame de Chrysalles.

FERNANDE.

Hé bien ! je crois que vous êtes un horrible mécréant. Bonsoir...

(Elle fuit après un rapide « scake hands » et s'engouffre avec sa mère dans le coupé).

UN DOMESTIQUE.

La voiture de Madame la baronne d'Imières.

GERMAINE *(qui accourt, heurte Mironnes qui a accompagné jusqu'à leur voiture les Chrysalles).*

Bonsoir, ne rêvez pas trop à votre nouvel emballement.

(Elle a jeté cette phrase en courant. La portière claque. On appelle d'autres noms).

MIRONNES.

(A mis sa pelisse, allumé un cigare et est sorti. La nuit est froide et sèche. Toutes les étoiles étincellent autour d'une lune narquoise. Sans s'en rendre compte, Mironnes a pensé tout haut).

Emballé ! Je crois décidément que je le suis.

(Son pas régulier résonne sur le trottoir. La fumée bleue de son cigare monte et se détache dans cette clarté de nuit hivernale).

2. LES RENSEIGNEMENTS

I. UNE CONSULTATION

PERSONNAGES :

Mironnes.

Auxerre.

Madame Auxerre.

Titi.

CHEZ AUXERRE, AVOCAT RÉPUTÉ DE LA CAPITALE.

Un cabinet de travail très confortable. Fauteuils anglais où l'on peut s'assoupir commodément. Grimpé dedans, un petit

garçon à la mine éveillée, concentré dans la contemplation d'un petit livre tout taché d'encre et très déchiré.

TITI (*rabâchant*).

La pénitence est un sacrement...

MIRONNES (*introduit par un domestique*).

Bonjour, Titi.

TITI.

Bonjour, M'sieur.

MIRONNES.

Ton père est-il là ?

TITI.

Il est avec M'sieur le curé.

MIRONNES.

Tiens ! (*il dépose son chapeau et s'assied*).

TITI.

Oui, c'est pour ma première communion.

MIRONNES.

Ah ! tu vas faire ta première communion... (*du ton maladroit dont se servent pour parler des choses saintes ceux qui ne croient pas*). C'est une grande chose.

TITI.

Oui. Paraît que c'est comme ça qu'on commence à devenir homme.

MIRONNES.

Ah !

TITI.

Oui, après on n'a pu b'soin d'aller à l'église. C'est bon pour les femmes, moi j'serai comme papa et comme vous.

MIRONNES.

Ah !... Dis-moi, mon petit bonhomme, qu'est-ce qu'elle dit ta maman quand tu lui parles comme ça ?

TITI.

Tiens, mais je n'lui en parle pas... elle ne comprend pas.

MIRONNES.

Ah ! elle ne... (*à part*) étonnant ce gosse-là.

(*Entre Auxerre ; chauve mais sans un poil gris, barbe soyeuse, un peu bedonnant. Des manières lestes et vives, mais un ton légèrement doctoral. Les mains facilement tendues, mais la phrase longue et le geste autoritaire*).

AUXERRE.

Bonjour, mon cher, et pardon de l'attente, mais...

MIRONNES.

Tu étais avec *ton* curé.

AUXERRE.

En effet, tu savais ?

MIRONNES.

Ton fils m'a renseigné.

AUXERRE.

C'est juste. C'est même à son sujet qu'est venu le curé. Ah ! c'est un garnement !... (*à Titi*) File, j'aurai à te parler tout à l'heure et à te frotter les oreilles.

(*Titi s'en va, assez indifférent à la perspective d'oreilles frottées*).

MIRONNES.

Qu'a-t-il fait, ce pauvre Titi ?

AUXERRE.

Il a fait, il a fait qu'il va ne pas être admis à sa première communion, le cancre ! Il paraît qu'il a des réflexions qui dénotent un manque absolu de conviction. Il est remis à l'an prochain.

C'est un scandale. J'ai insisté, demandé... pas moyen. Cela m'ennuie beaucoup.

MIRONNES.

Pardon... tu y tiens tant que cela ?

AUXERRE.

Parbleu !

MIRONNES.

La religion est donc bonne à quelque chose ?

AUXERRE.

Il ne s'agit pas de savoir si la religion est bonne ou mauvaise, il s'agit simplement que mon fils fasse comme tout le monde. Je n'ai nulle envie qu'il ait une réputation d'exception, d'anormal ou de crétin.

MIRONNES.

Mon cher, c'est du respect humain et voilà tout.

AUXERRE.

C'est la compréhension des nécessités de la vie sociale. Cela n'est pas plus significatif que de savoir mettre un chapeau haut de forme l'après-midi et un habit au théâtre.

MIRONNES.

Cela t'est indifférent de pécher contre la religion, mais contre le monde cela t'est désagréable. Ai-je compris maintenant ?

AUXERRE.

A peu près. Du reste, toi tu seras toujours un flottant et un indécis.

MIRONNES.

Je le crois aussi. Je t'avoue que l'action prononcée en un sens déterminé m'a toujours répugné. Pas plus que toi je ne crois aux principes ni aux dogmes chrétiens, mais tu mets à ne pas croire une passion qui m'étonne sans m'entraîner. Tu m'as toujours paru trop intransigeant de conduite. Alors tu comprends si j'ai un certain plaisir à te trouver en flagrant délit de concession.

AUXERRE.

Mon cher, je ne considère pas cela comme une concession. Mes idées restent aussi sectaires. Je pourrais supprimer du coup toutes les manifestations du culte que je le ferais passionnément.

MIRONNES.

Mais cela ne t'empêche pas de recevoir et d'écouter les ministres de ce culte chez toi.

AUXERRE.

C'était le curé. C'est un homme d'une religion éclairée, pas comme les autres.

MIRONNES.

Ah !

AUXERRE.

Mais ça ne m'empêche pas d'être nettement anticléricale.

MIRONNES.

Mon cher, je t'admire sincèrement et il y a des fois où je t'envie. Tu as une assurance dans la négation qui m'émeut, tu as une tranquillité dans l'hostilité qui me stupéfie. Moi j'en veux bien modérément à ceux qui se vantent de croire, si tant est que j'aie des raisons de leur en vouloir, et je t'assure que les pratiquants me laissent très indifférent et parfois m'attirent.

AUXERRE.

Tu n'es pas un cerveau, tu es un homme d'impressions. Tu ne feras jamais qu'un pitoyable libre-penseur. Tu es un aristocrate, que veux-tu ? Il y a dans tes veines le sang d'un passé de crédulité et de privilège. Moi, je suis le fils du nouvel état de choses. J'ai sucé le lait de la révolution qui a enfanté ma caste roturière et incrédule. J'ai l'audace de nier et le courage de combattre. Parce que je ne crois pas, cela m'irrite qu'il y en ait d'autres qui croient et j'ai le prosélytisme de la libre-pensée comme toi tu auras toujours la nostalgie de la superstition.

MIRONNES.

Tu as raison, mais ça n'est pas gai. Aussi je t'admire et j'ai pour la fermeté de tes affirmations une considération respectueuse. Tu es pour moi une sorte de directeur de conscience laïque et j'ai besoin de te consulter.

AUXERRE.

A ton aise, mon cher. Tu me flattes, crois-le.

MIRONNES.

Précisément c'est pour cela que je suis venu aujourd'hui ; j'ai besoin d'un conseil. Je crois que je suis en train de devenir amoureux.

AUXERRE.

Oh ! toi, si tu es en train, tu l'es déjà très certainement.

MIRONNES.

Oui, mais il ne s'agit pas de ce que tu crois. C'est une jeune fille que je veux épouser.

AUXERRE.

En ce cas, tu as eu tort de me dire que tu es amoureux. Que veux-tu que je te conseille ? En matière de mariage, c'est le dernier élément auquel il faille faire appel. On a assez de circonstances où dépenser son cœur, pour ne pas lui demander d'intervenir en cette affaire. Car cela doit se traiter comme une affaire ; non pas seulement pour le côté argent — qui a toujours quelque chose d'odieux — mais pour tout le reste : famille, état social, caractère, etc.

MIRONNES.

Hé bien ! mettons que je n'aie rien dit. C'est un côté très spécial que je veux traiter, le côté religion.

AUXERRE.

Mais il a une importance capitale. Je ne saurais assez te conseiller de prendre ta femme profondément croyante et même pieuse.

MIRONNES (*abasourdi*).

Comment, c'est toi qui me conseilles cela ! Ah ! par exemple, si je me doutais.....

AUXERRE.

Il n'y a rien de surprenant là dedans. J'ai tout comme un autre le souci de la sécurité de mon foyer.

MIRONNES.

Ah ! bah ! et toi, libre-penseur, tu n'aurais pas confiance dans la fidélité d'une femme qui penserait comme toi ?

AUXERRE.

Pas la moindre. Qu'est-ce que tu veux qui arrête une femme jolie et jeune, à qui tous mes amis — y compris toi-même — feraient la cour, sur la pente où elle n'a qu'à se laisser glisser ? L'intérêt, l'affection conjugale, la dignité ? allons donc !... et

les romans qu'elle lirait, et les conversations qu'on lui tiendrait et moi-même qui l'embêterais — car il y a toujours des heures où un mari embête sa femme. Non, non, il n'y a qu'une chose assez autoritaire, assez pénétrante, assez absorbante, c'est la religion. On inventera peut-être autre chose. Mais en attendant, c'est ce qu'on a inventé de mieux et il faut s'y tenir.

MIRONNES.

Mais c'est une complication continuelle, c'est un ennui perpétuel. Avoir à ses côtés une âme qui croit, espère, aime d'une façon diamétralement opposée à vous-même !

AUXERRE.

Bien entendu, il faut qu'elle garde tout cela pour elle et je ne nie pas qu'il y ait une certaine éducation à faire pour qu'elle apprenne à ne pas vous importuner de ses invites à la conversion. Il faut l'amener à ce qu'elle vous considère comme hors des atteintes de son zèle. Elle en prend son parti. C'est ce que j'appelle avoir une religion éclairée.

MIRONNES.

Le mot est admirable. Mais ta théorie est odieuse et profondément illogique. Je prétends, moi, qu'il y a des distances qui rendent tout rapprochement impossible et qu'il y a des fossés toujours béants et si profonds que l'amour même n'arrive pas à les combler. Toi, c'est une chose avec laquelle tu ne comptes pas que l'amour en tout cela. C'est pourtant lui qui doit encore et toujours être en première ligne. On se marie parce qu'on aime. J'étais venu te demander quelle pouvait être l'attitude de la religion en face de l'amour, et tu m'as répondu défiance et trahison. Mais je me fais ma réponse à moi-même maintenant, et je dis qu'il en est du sentiment religieux comme des autres sentiments qui tiennent aux fibres de l'âme humaine. Ce sont des cordes qui ne peuvent vibrer qu'en accord et que les dissonances faussent à jamais. L'amour ne peut pas résister chez une croyante à l'impiété de son amant, et celui-ci ne retirera que douleur du contact de sa négation avec la foi de son aimée. Il faut que tous les deux ne croient pas ou que tous les deux croient ; en dehors de là, il n'y a pas de bonheur.

AUXERRE.

Tu n'es qu'un sensitif. Tu seras toujours malheureux, parce que tu le voudras.

MIRONNES.

Permetts-moi de préférer mon sort, tout malheureux qu'il doive être, à la destinée que tu te réserves.

AUXERRE.

Moi, mais je suis parfaitement satisfait, je connais l'hygiène de mon bonheur.

MIRONNES.

Tu te traites par l'égoïsme.

AUXERRE.

C'est encore la meilleure façon.

MIRONNES (*outré et avec une indignation froide*).

Auxerre, mon ami, vous n'êtes qu'un vulgaire...

(*Le mot rif s'arrête sur ses lèvres à l'apparition de Madame Auxerre sur le seuil, tenant son fils par la main*).

Je vous présente mes hommages, Madame.

MADAME AUXERRE.

Vous allez rester déjeuner avec nous, n'est-ce pas ? A la fortune du pot.

MIRONNES.

Je regrette, Madame, je suis attendu.

AUXERRE (*à sa femme*).

Tu sais, le curé est venu.

MADAME AUXERRE.

Ah ! Et qu'a-t-il dit ?

AUXERRE.

Que ce gamin ne serait pas dans les dispositions voulues.

MADAME AUXERRE.

Titi, mais c'est affreux ! Mon pauvre petit, une pareille humiliation !

MIRONNES (*entre ses dents*).

Elle aussi.

MADAME AUXERRE.

Mais je vais le prendre, ce pauvre enfant et je le préparerai moi. A cet âge on ne peut pas être mal disposé. C'est qu'il ne comprend pas, c'est qu'on lui a mal expliqué. Mais je lui apprendrai. Vous allez voir comme il va aimer le Bon Dieu avec sa maman. N'est-ce pas, Titi ?

TITI (*se jetant au cou de sa mère en pleurant*).

Oui, oui... maman.

MADAME AUXERRE.

Nous allons commencer tout de suite après déjeuner. (*à Auxerre*) Tu sais, cher, que tu as à deux heures ta réunion à la Loge et si nous tardons à nous mettre à table...

AUXERRE.

Oui, chère amie, je reconduis Mironnes et je viens.

(*Dans le corridor de la maison, Auxerre et Mironnes se serrent la main*).

AUXERRE.

Avoue qu'elle est exquise, ma femme ; pas gênante et avec elle aucune inquiétude à avoir. Hein ! c'est-il tapé : le Bon Dieu, et puis la Loge ? Ah ! ah ! ah ! (*il rit vulgairement*)

MIRONNES (*sur un ton badin dans lequel il y a du mépris*).

Mon petit Auxerre, vous commencez à me dégoûter un peu.

AUXERRE (*méchant*).

Mon petit Mironnes, avant trois mois ta femme te fera servir la messe.

(*La porte claque. Auxerre rentre en sifflotant. Mironnes descend la rue, mécontent de la conversation qu'il vient d'avoir et nerveusement préoccupé d'un avenir qui semble bien incertain. Il entre à son restaurant très en retard, mais sans ressentir le moindre appétit*).

II. UN GOUTER DE JEUNES FILLES

PERSONNAGES :

Fernande de Chrysalles.

Germaine d'Imières.

Miette.

Le salon de Fernande. Mille et un bibelots — photographies piquées dans le dessus d'une table à écrire style anglais. Table à thé. Piano à queue.

Fernande et Germaine jacassent à mi-voix sur un canapé près de la fenêtre d'où l'on voit passer des gens. Il y a parfois des rires qui s'égrènent, mais discrets et sans éclats. La conversation a cette allure moitié confiance moitié banalité qui est sa caractéristique lorsqu'elle a lieu entre deux personnes qui ne sont pas intimement liées, mais qui se voient souvent.

FERNANDE.

Oui, ma chère, voilà la saison mondaine close et nous songeons à partir pour la campagne et, bien vrai, je n'en suis pas fâchée.

GERMAINE.

Oui, je comprends... pour le changement. Mais on regrette tout de même quelque chose, quelque chose de cet attrait que le monde conserve et conservera toujours et qui fait qu'à peine l'a-t-on quitté on rêve de le revoir.

FERNANDE.

Peut-être bien... quoique maintenant.....

GERMAINE.

Blasée ?

FERNANDE.

Je le crois. Ainsi, tiens un exemple : Il y avait un thé hier chez Yvonne de Civreuse. Il fait toujours follement amusant

chez elle. Je suis sûre qu'il y aura eu un monde énorme et des tas de jeunes gens.

GERMAINE.

J'y étais. Il n'y avait pas des tas de jeunes gens. Mais il y en avait, et la qualité valait mieux que la quantité.

FERNANDE.

Ah ! tu y es allée... Et quels étaient ces jeunes gens ?

GERMAINE.

Pardon, mais tu avais commencé une démonstration pour...

FERNANDE.

Je continuerai tantôt. Dis-moi quels étaient les cavaliers.

GERMAINE.

Ma foi, je ne sais plus au juste. Fargueuil, qui se débrouille...

FERNANDE.

Oh ! tu disais la qualité !

GERMAINE.

Mais je t'assure qu'il se débrouille. Il ne m'a pas quittée et vraiment.....

FERNANDE.

Pardon, Germaine, je ne savais pas. En effet, il me semble qu'il te...

GERMAINE.

Mais, ma chère, ce n'était pas pour moi, ni pour mes appas son assiduité. Il n'a fait que me parler de toi et je t'assure que ses yeux n'ont pas perdu leur temps. Il m'a fait de toi un portrait.

FERNANDE.

Comment, il a su exprimer une impression ?

GERMAINE.

Une profonde impression.

FERNANDE.

Une impression tout entière ?

GERMAINE (*riant*).

Elle m'a même paru... comment dirai-je... surabondante.

FERNANDE (*riant*).

Hé bien ! tu as fait des miracles. Moi, je n'ai jamais su en tirer autant.

GERMAINE.

Il suffit que tu aies su la lui inspirer.

FERNANDE.

Et à part ça... car c'est peu Fargueuil, il y avait encore ?

GERMAINE.

... de Brémières, d'Arpont... ah ! et puis Mironnes. C'est tout.

FERNANDE.

Ah ! Mironnes était là ?

GERMAINE.

Oui, toujours charmant ; un peu à la pose pourtant : il y avait des jeunes femmes.

FERNANDE.

Ah !... C'est assommant, figure-toi que maman a été prise d'un rhume hier et nous n'avons pas pu sortir. Il y a dû faire follement amusant.

GERMAINE.

Je ne m'amuse jamais quand il fait follement amusant.

FERNANDE.

C'est vrai, tu aimes la joie triste des longues conversations.

GERMAINE.

Non, mais j'ai horreur des rires en bande et des bêtises débitées à plusieurs. Il n'y a rien de plus désagréable que ces grands tapages où chacun se croit obligé d'adopter le genre des plus bruyants et dont on sort avec du vide au fond de l'âme.

FERNANDE.

Hé bien ! moi je ne déteste pas ces grands... potins. D'abord à force de dire des bêtises on finit par faire de l'esprit ; et puis, c'est justement parce que tout le monde a en surface le même genre, qu'on apprécie mieux la parole autre, la phrase différente dite dans le brouhaha, pour vous seule, par une voix moins haute. Cela vaut tous les flirts prolongés des bals ou des courses, que ces bouts de conversation qui viennent vous chercher dans la mêlée des phrases dépourvues de sens, pour vous amener dans un coin, à l'écart et vous dire des choses qu'on n'oublie pas.

GERMAINE.

Oh ! quelle psychologie raffinée ! Je m'incline naturellement devant une expérience que tu as dû faire. Mais je crois que ce délice est une exception des plus rares. Je suis certaine que bien des gens doivent ressentir dans ces moments l'impression qui devrait leur faire trouver le mot dont tu parles. Mais il faut de l'audace pour oser le dire, et il faut de la perspicacité pour découvrir la personne à qui ce mot doit être dit. J'imagine qu'il doit en être des hommes comme de nous. Hé bien ! je t'assure que malgré moi, lorsque je suis dans le groupe bruyant, je fais comme les autres par respect humain et je n'ose pas être différente de peur de faire scandale. Il en est de même pour l'autre sexe, avec la complication qu'ils ont à craindre que nous ne leur tournions le dos.

FERNANDE.

J'en connais pourtant qui n'ont pas peur.

GERMAINE.

Et c'est parce que tu en connais que tu regrettes le goûter de hier ?

FERNANDE.

Oh ! non, moi je suis blasée...

GERMAINE.

C'est vrai, j'oubliais. Tu étais même en train de m'exposer très logiquement que tu étais enchantée de fuir le monde. Tu avais pris pour exemple que...

FERNANDE (*détournant la conversation*)

Mais j'oublie de te faire du thé. Nous bavardons et... (*Elle va à la table à thé, allume le coquemar qui va chanter bientôt sous la bouilloire en cuivre rouge*) J'avais invité Miette, mais le temps passe. Je crois qu'elle ne viendra pas. Qu'est-ce que tu regardes là ?

GERMAINE (*a ouvert distraitemment le bureau qui est sur l'écri-toire et son attention est attirée par une photographie*).

Rien... J'étais entrée dans le coin dont tu parlais tout à l'heure. Il est bien le trouveur de mots et la photographie est une grande chose.

FERNANDE (*rougissant très fort*).

Qu'est-ce que tu veux dire ?

GERMAINE.

Mais, rien du tout... Tu fais toujours beaucoup de photographie ?

FERNANDE.

Un peu toujours. . Ah ! c'est celle prise aux courses l'autre jour que tu regardes...

GERMAINE.

Je l'ai vue mais je ne l'ai pas regardée, et si tu veux ce sera comme si je n'avais rien vu.

FERNANDE.

Non, j'aime mieux t'expliquer... je te dirai tout. Je n'ai jamais eu de confidente, mais tu m'inspires confiance et...

MIETTE (*entrant en coup de vent. Petite personne très pétulante et bavardeuse. Toujours du rire en provision au coin des lèvres, du rire qui sans difficulté aucune s'égrène à tout moment, à propos de tout et à propos de rien*).

Bonjour... suis en retard... pas ma faute. J'ai dû faire une visite assommante, et il s'est fait qu'elle est devenue très amusante. Quand je suis entrée, il n'y avait que des vieilles dames et des jeunes filles, on s'est assis en rond et on s'est regardé. Mais voilà que sont arrivés en trio Brémières, le petit Bob et ce drôle de d'Arpont. Ils venaient digérer comme nous, et ce qu'ils

avaient l'air de compter s'embêter ! Et puis voilà qu'ils m'aperçoivent et que je les regarde et que je leur ris au nez. Eux, ils ont gardé leur sérieux, mais moi j'ai pas pu, tu comprends, ils avaient un air... à trois... les uns derrière les autres... Ah ! ah ! ah ! Ils ont fait leurs salamalecs et puis nous avons été rire dans un coin. Ah ! ah ! ah ! ce que nous avons dit de bêtises... A propos, Fernande, félicitations, il paraît que tu te maries.

FERNANDE.

C'étaient parmi les bêtises qu'ils t'ont racontées ?

MIETTE.

Non c'était avant, c'est Yvonne qui me l'a raconté. Du reste, cela se voyait.

GERMAINE.

Est-ce un de tes firts le prétendu ?

MIETTE.

Je ne sais pas, j'en ai tant...

FERNANDE (*nerveuse*).

Que tu ne les connais pas plus qu'ils ne s'en doutent eux-mêmes.

MIETTE (*agressive*).

Ma chère...

GERMAINE.

Voyons, vous n'allez pas...

MIETTE.

C'est vrai... nous sommes bêtes. Après tout, ces choses-là on n'en est jamais sûre. Je n'ai pas la moindre notion de celui qui pourrait me faire la cour pour de bon... ah ! ah ! ah ! Veux-tu que je te dise, je crois que j'épouserai un vieux. C'est le seul avec qui je pourrais tenir mon sérieux. Les autres ils m'amuse trop, je les aime tous. Je ne pourrais pas m'habituer à en considérer un comme mari. Je me tromperais, je les prendrais les uns pour les autres successivement,

FERNANDE.

Quelle horreur !

MIETTE.

Quoi ! j'ai dit une bêtise?... J'en dis tant.

GERMAINE (*bas à Fernande*).

Donne-lui une tasse de thé. Cela l'empêchera de tant verbier.
(*Fernande verse une tasse et la présente à Miette avec le plateau de gâteaux*).

MIETTE.

Merci. Je l'ai vu ce matin...

FERNANDE.

Qui ça ?

MIETTE.

Ne fais pas l'innocente : Mironnes... toujours très chic. C'est tout à fait ton genre à toi. (*Elle avale plusieurs gâteaux à la file, sans presque s'interrompre de parler*). C'est un garçon sérieux, un peu intellectuel, calme et réfléchi... Je te répète les paroles de maman. Et puis tu le convertiras, puisqu'il est si incroyant. Tu as tout ce qu'il faut pour cela. Moi je me ferais rouler parce qu'en apologétique... (*se levant, posant sa tasse et baissant sa voilette*). Je m'en vais, j'ai un diner ce soir, le dernier de la saison... Hélas ! Adieu, chérie (*les jeunes filles s'embrassent. Miette sort lançant encore dans l'escalier un flot de paroles et d'exclamations à Fernande qui l'accompagne*).

GERMAINE (*restée seule*).

Moulin à paroles... Moulin à vent.

FERNANDE (*reparaît sur le seuil, soucieuse et un pli de préoccupation aux lèvres*).

Il est si incroyant...

GERMAINE.

Est-ce vrai ?

FERNANDE.

Ah ! je crains bien que oui. Sa réputation le dit en tous cas et puis je l'ai senti moi-même à certains silences, à certains sourires, à certains étonnements. Non, il n'est pas l'homme tel

que j'ai décidé d'en épouser un : absolument convaincu de ce que je sais être la vérité. On peut passer, vois-tu, par-dessus des défauts, par-dessus des diversités de caractère, de goût, de situation, parce que l'on sait ce que l'on fait, parce que l'on prévoit les moyens de s'entendre ; mais ne pas trouver chez celui qui doit partager toute une vie, l'écho de ce qui vous tient le plus à l'âme et à l'esprit, c'est se lancer avec certitude dans l'inconnu, c'est jouer son bonheur sans chances d'avoir même le hasard pour soi.

GERMAINE.

Même si l'on aime ?

FERNANDE.

Même si l'on aime, et surtout si l'on aime.

GERMAINE.

Et... vous vous aimez.

FERNANDE.

Qui te l'a dit ?

GERMAINE.

Je vous ai regardés.

FERNANDE.

Je sais que tu es observatrice, mais je n'ai jamais osé conclure en moi-même d'une façon aussi catégorique.

GERMAINE.

Ca n'est pas une raison, au contraire. Quand un homme vous fait la cour, il me semble qu'il doit toujours y avoir un moment de désarroi dès qu'on s'en aperçoit, et c'est dans ce moment que si la sympathie doit naître, elle naît. Tu t'es répété à toi-même : « Il m'aime » et cela t'aura causé une vibration troublante qui t'empêche d'entendre ce que ton cœur à toi te dit.

FERNANDE.

Mais je ne sais pas si vraiment il m'aime. Oh ! je sais, il m'a remarquée, il me met au-dessus de toutes les autres jeunes filles et je fais dans sa pensée fortement concurrence aux femmes auxquelles il a fait jusqu'à présent la cour. Je sens même qu'il est tout à fait conquis lorsque je suis telle que je suis en général dans le monde, rieuse, très en train, ne cherchant pas

des conversations toutes faites mais parlant comme cela vient, un peu au hasard. Mais quand d'aventure nous abordons des sujets sérieux ou graves, le bonheur, le but de la vie, l'avenir, il se dérobe ou il ne s'avance qu'à tâtons. On dirait qu'il a peur ou qu'il ne comprend plus. Est-ce par crainte de me déplaire ou parce qu'il trouve le terrain déplaisant? Je ne sais, mais ce que je vois nettement dans ses yeux, c'est qu'il n'est plus à mon unisson ; et alors je ne trouve plus de mots, je me tais et lui aussi, et cela fait un grand silence dont ne se dégage qu'une seule impression : c'est que nous ne nous comprenons plus.

GERMAINE.

Ah ! je ne me doutais pas de cela. Cela m'humilie un peu. Tu ne me demandes pas de conseil, n'est-ce pas ?

FERNANDE.

Non, je n'en sens pas le besoin. Je n'ai qu'un désir, voir clair de moi-même en moi-même.

GERMAINE.

Et cela n'est pas facile ?

FERNANDE.

Ah ! Dieu non. J'ai, comme toutes les jeunes filles, flirté : agité avec des jeunes gens plus ou moins séduisants des sujets qui, pris au sérieux, eussent pu déterminer des choses définitives. Cela fait courir un petit frisson agréable, quoique je commence à croire que cela soit mauvais pour l'hygiène du cœur. Hé bien ! avec lui, je tourne autour de ces sujets, je brûle d'y toucher et puis je n'ose pas de peur de faire des découvertes qui rendraient entre nous toute communauté de sympathie impossible. Pourquoi faut-il que cela soit précisément avec lui que je sois la plus rieuse, la plus folle, la plus mondaine alors que c'est pour lui que je voudrais le plus être la sérieuse, la tendre, la naïvement émue que je suis au fond ?

GERMAINE.

Probablement, ma chérie, parce que tu l'aimes.

FERNANDE (*passse ses deux bras autour du cou de Germaine et fond en larmes en abandonnant sa tête sur l'épaule de son amie*).

Mais je ne veux pas l'aimer... je ne puis pas l'aimer... je ne l'aime pas, je te dis que je ne l'aime pas.

GERMAINE (*compatissante*).

Voilà des larmes qui en disent plus long que tes protestations. Laisse les couler, chérie, c'est encore ce qui fait le plus de bien. Fais comme si tu étais seule. Je ne te dirai rien. Je ne suis pas bien experte en choses du cœur, mais j'ai le sentiment qu'en ces matières ni paroles ni discours ne sont d'aucune utilité. Il y a les larmes et puis le temps, et avec lui la lumière que le bon Dieu réserve à ceux qui la lui demandent.

FERNANDE.

Oui. Ne me dis rien. Je verrai clair un jour. Je suis un peu affolée, vois-tu ; je suis entre deux courants, l'un qui m'attire et l'autre qui m'éloigne, et il y a un peu de mon cœur dans tous les deux (*souriant*). Allons, chérie, nous voilà grandes amies.

GERMAINE.

Ne l'avons-nous pas toujours été ?

FERNANDE.

Non, il n'y avait pas entre nous de confidences. (*la menaçant amicalement du doigt*) Ah ! tu m'as bien confessée !

GERMAINE.

Hé bien ! pour pénitence, mon enfant, vous n'allez plus vous tracasser ni vous sonder inutilement. Vous allez vivre simplement, comme si de rien n'était et vous laisserez agir tout ce qu'il y a en vous de sérieux, de bon et de raisonnable, sans oublier les droits d'une tendresse éclairée.

FERNANDE.

Amen ! (*ironique*) C'est si facile !

GERMAINE.

Non. Mais tu auras la solitude et l'amitié...

FERNANDE.

Et la prière.

GERMAINE (*se levant*).

Il est horriblement tard. Adieu, chérie.

FERNANDE.

Au revoir (*un silence — puis un brusque mouvement et une étreinte où l'on entend une voix étouffée et un peu tremblante*) et merci !

(*Germaine sort. Lentement Fernande revient à la table à écrire, ouvre le buvard et prenant la photographie, la regarde longuement*).

Chevalier Mironnes d'Espau, vous avez pris beaucoup du cœur d'une jeune fille qu'on appelle Fernande de Chrysalles, mais elle ne vous a pas le moins du monde donné son âme. Chevalier, ce qu'elle a donné peut se reprendre, ce qu'elle garde est plus précieux (*elle ferme le buvard et se met à son piano*).

3. EXPLICATIONS.

PERSONNAGES :

Fernande de Chrysalles.
Emmanuel Fargueil.
Georges Mironnes d'Espau.

I. SOUS BOIS.

Une allée de tilleuls en fleurs, à la sortie du parc qui entoure le château de Chrysalles dans le pays de collines, de bruyère et de bois dont Spa est le centre. A l'une des extrémités le château laisse entrevoir la blancheur de ses pierres grises, à l'autre la grille d'entrée s'ouvre sur la poussière de la route qui mène au village. A droite et à gauche le bois étend ses profondeurs tachées de soleil. Le taillis clairsemé s'écarte autour de plaques de bruyère qui commence à rôsir. Çà et là par des déchirures de l'herbe où se marient les myrtilliers avec la mousse, la terre schisteuse montre sa nudité rouge ou grise. Quelques fougères aussi balancent avec des gracités d'arbuste leurs feuilles ajourées qui frisent sous la lumière filtrée par les hêtres au tronc lisse, les chênes aux branches tourmentées et les bouleaux grêles. Cette végétation si multiple, où les sapins seuls viennent barrer la fuite des éclaircies sous bois, se donne pour ainsi dire en spectacle au promeneur qui suit l'allée qu'elle encadre ; elle attire et retient les regards et les emmène en une passionnante

rendonnée autour de sa variété si originale et si vivante. Ce n'est pas la rêverie régulière et silencieuse qui s'y évoque comme dans les forêts des pays aux terres planes et argileuses, c'est le songe capricieux et barard qui s'interrompt distrait, qui reprend, qui change, qui a l'air d'une occupation véritable. Positivement on a envie d'adresser la parole aux arbres qui ont une personnalité si vivante; les fredons viennent aux lèvres devant le balancement des taillis de chêne ou de noisetier et l'on ne serait pas autrement étonné d'entendre des voix véritables descendre de telle chênaie au lieu des clameurs des geais, pas plus qu'on n'aurait grande frayeur à voir se mettre en marche tel buisson à tête de fougère et à pieds de bruyère.

Dans l'allée où ses pas font grincer discrètement le gravier qu'ils écrasent, Fernande, vêtue de piqué blanc et coiffée de paille molle, s'en vient tout doucement, les yeux très vagabonds et la démarche abandonnée. Elle a passé son ombrelle derrière le dos entre ses bras que ce geste ramène fort en arrière. Cette attitude fait saillir son buste un peu exagérément et l'esthétique de sa personne ne s'en trouve pas plus mal, tant s'en faut. Tandis qu'elle descend vers la grille, son passage jette un peu d'émoi dans le paysage : un lapin qui broutait au bord du chemin opère une retraite effarée et tambourine trois bans sur ce qui reste de feuilles mortes ; un geai glapit prêt à s'envoler au moindre geste ; l'essaim d'abeilles bourdonnant en sourdine dans les tilleuls, hausse de ton son chant monotone à chaque arbre sous lequel elle passe ; un écureuil sur un gros hêtre s'interrompt de grignoter pour la regarder de son œil vieillot ; les morceaux de lumière que le soleil verse sur le sol par les interstices des branches, s'obscurcissent au passage de son ombre. Cinq heures tombent d'un clocher incisible qui révèle sa présence par ce fracas sonore. Août fait régner sur tout cela une chaleur lourde, lumineuse et moite.

FERNANDE (dont l'attention est attirée par les allures mouvementées d'une touffe de noisetiers, s'arrête et résolument avance la pointe de son ombrelle entre les branches qui l'intriguent. Elle sursaute un peu devant la forme humaine qu'elle y découvre blottie).

Tiens... un homme !... Hé là, vous... je suis armée, vous savez (elle brandit son ombrelle. Lentement se dresse penaud)

la personne d'Emmanuel Fargueil). Mais je connais ça...
(*éclatant de rire*) Ah ! ah ! ah !

FARGUEUIL (*qui a perdu complètement la tête*).

Bonjour, Mademoiselle... Comment allez-vous ?

FERNANDE.

Ah ! ah ! superbe... Ah ! ah ! Ça a des allures de brigand ou d'halluciné, et puis ça parle comme un homme du monde. Ah ! ah !

FARGUEUIL (*dont la figure s'est assombrie et se contracte, prête à pleurer*).

Je suis grotesque, je le sens parfaitement.

FERNANDE (*frappée par le ton douloureux de la voix et l'amertume sincère de la phrase*).

Mais, non, vous exagérez. Vous êtes seulement... comment dirai-je... surprenant.

FARGUEUIL (*d'une voix basse et sourde*).

Je suis grotesque. Un homme qui n'a pas le courage de se montrer au grand jour tel qu'il sait qu'il peut être, est grotesque. Un homme qui n'est sincère que dans l'ombre est un grotesque.

FERNANDE.

Mais il peut avoir une excuse, un motif.

FARGUEUIL.

A ses yeux oui, mais pas aux yeux des autres, car aimer n'est pas un motif.

FERNANDE.

Pourquoi n'en serait-ce pas un ?

FARGUEUIL.

Parce que le monde n'admet pas qu'on ne fasse pas étalage de tout ce qui peut attirer l'attention et parce qu'il a raison. Non, on n'a pas le droit de dissimuler comme une chose honteuse, le sentiment le plus noble, le plus pur qui ait jamais existé. Lorsqu'on a le bonheur de concevoir et de porter en soi l'amour dégagé de toutes les horribles vilaines choses dont les

hommes l'entourent, on n'a pas le droit d'être assez ridicule pour s'en cacher, parce qu'on est responsable de ce trésor devant Dieu.

FERNANDE.

C'est très vrai ce que vous dites là.

FARGUEUIL.

Et pourtant je suis ce ridicule et je suis ce grotesque, et je n'ai plus qu'à vous demander pardon et qu'à m'enfuir.

FERNANDE.

Comment cela ?

FARGUEUIL.

Ah ! Comment ! Voilà, c'est cela le difficile, l'impossible à dire.

FERNANDE.

Mais quoi donc ?

FARGUEUIL.

Que... je vous aime.

FERNANDE (*souriant*).

Mais il me semble que vous le dites très bien.

FARGUEUIL.

Mais ce n'est pas comme cela qu'il faut vous le dire, je le sais bien ; et ce n'est pas comme cela non plus que j'aurais voulu vous le dire.

FERNANDE.

Comment alors ?

FARGUEUIL.

Ah ! je ne sais plus. Lorsque je vous vois, je ne sais plus, je suis paralysé, j'oublie tout. Que de fois j'ai pensé, j'ai répété en moi-même des paroles qui devraient vous plaire dans des conversations que mon imagination échafaudait sans relâche. Mais tout cet appris par cœur s'envolait de ma mémoire sitôt que vous paraissiez, parce qu'aussitôt tout mon être n'est plus rempli que de votre vision et je n'ai plus pour traduire ma pensée que ces mots : je vous aime.

FERNANDE (*un peu rieuse, la main appuyée sur un des arbres de l'allée et les yeux fuyant ceux de son interlocuteur*).

Voyons, si l'on vous aidait : Vous m'aimez, c'est-à-dire que...

FARGUEUIL.

C'est-à-dire que je vous aime...

FERNANDE (*riant tout à fait*).

Encore !

FARGUEUIL.

Je vous ai toujours aimée, avant même de vous connaître. Écoutez, je suis très jeune, je n'ai vécu que de pensées et que d'étude et que de rêves. Mais dès que j'ai senti battre en moi un cœur, vibrer une faculté d'aimer, j'ai orienté toute ma vie, toutes mes pensées, tous mes rêves vers celle à qui j'unirais ma vie. Comme je ne me suis jamais beaucoup livré, tout ce qu'il me venait d'impulsions, d'impressions, d'enthousiasmes et de désirs, toutes les confidences que je n'ai pas faites, je les ai mises de côté dans le meilleur coin de moi-même en disant : ce sera pour elle. Mon travail, mes succès, mes joies et mes peines prenaient un relief unique dans cette préoccupation de les rendre dignes d'elle. Aux heures mauvaises de tentation, c'est sa pensée qui me faisait rester pur et probe et vaillant. Et puis, voilà que je vous ai connue ou plutôt que je vous ai reconnue, puisque je vous connaissais par mes rêves et que je n'ai eu qu'à ajouter votre nom dans tout ce passé qui vous appartient et, depuis lors, ma vie n'est qu'un grand espoir et qu'un grand élan : vous ; vous que j'appelais déjà la bien-aimée et aussi d'un autre nom. Je suis profondément croyant et je sais que l'amour aussi vient de la Providence, et c'est pourquoi je vous appelle la fiancée du Bon Dieu.

FERNANDE (*réveuse*).

La fiancée du Bon Dieu !

FARGUEUIL.

Seulement, tout cela n'est pas dit dans la vraie manière. Je ne sais pas m'y prendre, pour parler ni pour plaire aux femmes et mes lèvres ne savent pas la formule. Je suis gauche, je ne

suis pas beau, je ne suis pas noceur et c'est tout cela qu'il ne faut pas être pour vous plaire.

FERNANDE (*se redressant*).

Oh ! vous n'avez pas le droit de dire cela.

FARGUEUIL.

C'est vrai. Vous voyez bien que je suis une brute. Je sais si bien que cela n'est pas vrai, que je le crierais à la face du monde. Tenez, hier, il y avait une réunion chez les Brémères ; on a potiné comme toujours, on a parlé de vous. Il y a eu des insinuations doucereuses, perfides, méchantes. Tout le monde y a été plus ou moins de son dénigrement. J'aurais voulu les gifler tous, je bouillais, mais je ne pouvais pas faire un éclat, c'eût été vous compromettre peut-être. Alors j'ai attendu et quand ils ont eu fini, je me suis levé et j'ai vaincu ma timidité. J'ai déclaré très posément que vous ne pouviez en aucune circonstance avoir mal agi, parce que vous aviez toutes les qualités qui dans le monde manquent à la plupart des gens.

FERNANDE.

C'est très bien ce que vous avez fait là.

(Très émue et emportée par sa générosité, elle a tendu ses deux mains à Fargueuil qui tombe à genoux et les baise avec ferveur. Au contact de ses lèvres, Fernande a brusquement retiré les mains).

FARGUEUIL.

Je vous demande pardon, Mademoiselle. Je suis un fou.

FERNANDE.

Ah ! s'il y avait beaucoup de fous comme vous dans le monde !

FARGUEUIL.

Mon Dieu, vraiment... est-ce que...

FERNANDE.

Chut ! je n'ai rien dit. Aujourd'hui j'ai trop eu à entendre.

FARGUEUIL.

C'est vrai, je vous ai horriblement importunée avec mes incohérences.

FERNANDE.

Taisez-vous et allez-vous-en. (*Fargueuil s'en va penaud*) Un mot encore... Vous venez quelquefois honorer nos taillis de votre présence ?

FARGUEUIL (*confus*).

Tous les jours... à l'heure où vous allez prier.

FERNANDE.

Hé bien ! à l'avenir, vous vous souviendrez que les chemins sont faits pour qu'on y marche, qu'au bout du chemin il y a un château et dans ce château des gens qui, n'étant pas des sauvages, pratiquent la vertu d'hospitalité.

FARGUEUIL (*illuminé*).

Merci.

FERNANDE.

Au revoir ! (*lui tendant la main et tandis qu'il s'incline pour la baiser*) Le bout des doigts comme dans les pays civilisés.

Fargueuil se sauve par la grille. Fernande reste une seconde immobile et songeuse. Pendant cette conversation, le temps s'est couvert. Un peu de tonnerre s'entend dans le lointain. De larges gouttes de pluie tombent. Fernande se hâte vers l'église.

II. DÉVOTION.

L'église du village. Richesse et pauvreté. Il y a des vitraux point trop mauvais, un autel et des statues qui témoignent des largesses du château ; mais la pénurie de la paroisse de campagne apparaît dans l'effilochage du tapis aux fleurs effacées, l'effondrement des bouquets de papiers sur l'autel et les inégalités d'un dallage plus que centenaire. Pourtant un recueillement plus véritable règne en cette pauvre église que dans maints temples de la ville ; il semble qu'on y doive prier mieux et plus souvent sincèrement. Les bancs de bois sont usés par les genoux de campagnards à foi robuste et la Vierge qui sourit du haut d'un socle rustique, a intercédé pour les requêtes de tant de générations successives, que son sourire en a pris comme un pli

d'encourageante indulgence. Les fenêtres sont basses et les vitraux sombres et, comme au dehors le ciel s'est couvert tout à fait, la nef et le sanctuaire se sont remplis d'ombre où vacille la lampe perpétuelle qui pend presque sur le sol. La tête dans ses mains. Fernande dessine sa silhouette prosternée sur le banc du château, tout en haut de l'église. Son immobilité est si grande, que, baignée dans cette obscurité flottante, elle a vraiment l'air d'être une chose de l'église et, en fait, le monde extérieur doit être étranger à sa prostration d'adoration devant la présence divine. Au dehors une pluie d'orage torrentielle s'abat. Des roulements de tonnerre se font entendre ininterrompus mais lointains. L'orage a éclaté à plusieurs lieues de là.

La porte de l'église s'ouvre assez brusquement pour livrer passage à un cavalier botté. C'est Mironnes qui, surpris par l'averse, cherche refuge dans l'église. Il se croit seul. Sans faire de genuflection ni prendre d'eau bénite, il s'assied sur le dernier banc contre un pilier et se met en devoir d'éponger ses manches avec son mouchoir. Fernande plongée dans son oraison n'a rien entendu.

FERNANDE (a relevé la tête vers le tabernacle et à mi-voix d'abord, puis haussant le ton sans s'en rendre compte, continue sa prière).

Mon Dieu, je me sou mets à l'avance à toutes vos volontés et je recevrai comme un bienfait tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer, persuadée que votre Providence n'a en vue que mon plus grand bien. Je fais le sacrifice de toutes mes préférences et de tout le bonheur terrestre que je rêve, si ce sacrifice est nécessaire pour que je mérite le bonheur du ciel. Vous m'avez donné un cœur que sollicitent les affections pour la créature, et je vous l'offre tel qu'il est en vous priant de me le rendre tel que vous le voulez. S'il faut immoler ces affections et faire souffrir ce cœur, je les immolerai et je souffrirai et je vous dirai merci. Mais je vous supplie de me permettre de voir clair en moi-même et de me guider par votre grâce dans le chemin qui dans le plan divin a été tracé à ma destinée. Sainte Vierge Marie, portez au pied du Dieu votre fils, ma prière et le renoncement que je dépose entre vos mains à tous mes désirs, à toutes mes tendresses, à tous mes rêves, s'ils sont contraires aux intérêts de mon salut. Je ne vous demande rien autre. Je sais bien que

je l'ai fait, je sais qu'ici même je vous ai confié les chimères de mon cœur et les rêves de mon esprit. Je ne veux plus le faire aujourd'hui ; vous connaissez mieux que moi ce qui sied à mon bonheur. Demandez-le à Dieu pour moi. J'unis ma prière à votre prière et j'accepte tout... tout. Ainsi soit-il.

(La voix s'est élevée très haut avec une fermeté qu'un tremblement instinctif ne rend que plus touchante. Mironnes dès les premiers mots s'est levé, a reconnu Fernande et, les deux mains appuyées sur le banc devant lui, s'est tendu en avant pour ne pas perdre une syllabe. Fernande s'est levée, s'incline profondément devant l'autel et se dirige vers la sortie. Arrivée à la hauteur du jeune homme, elle s'est arrêtée un peu effrayée, l'a reconnu et sans le saluer est sortie d'un pas rapide).

III. SOIR D'ORAGE.

(La route qui va de l'église à la grille du château. La pluie a cessé. L'orage s'est tu, de temps à autre une exhalaison éclaire l'horizon. Une tiédeur douce a remplacé la forte chaleur. Des senteurs de campagne pénétrantes et fortes montent des champs arides qui bordent la route. Le jour baisse plus rapidement que d'ordinaire, parce que de lourds nuages planent encore dans le ciel. Fernande se hâte, mais la tiédeur de l'air, le charme sensuel de ce soir, l'orage lui font, malgré elle, ralentir sa marche qui s'alanguit).

MIRONNES *(la rejoint rapidement).*

Je ne voudrais pas m'en aller sans vous saluer, Mademoiselle.

FERNANDE *(s'arrêtant).*

Pourquoi étiez-vous dans l'église et depuis quand ?

MIRONNES *(un peu étonné de cette brusquerie).*

J'étais entré pour me mettre à l'abri. La pluie m'a surpris en promenade. J'ai mis mon cheval dans une grange et l'église est la première porte qui s'est présentée à moi.

FERNANDE.

Alors... Vous avez entendu ?

MIRONNES.

J'ai entendu... malgré moi. Vous m'en voulez ?

FERNANDE (*agacée*).

J'en suis ennuyée, voilà tout.

MIRONNES.

Pourquoi ?

FERNANDE.

Pourquoi ? — Parce que s'il est un endroit où l'on désire être seule avec soi-même et avec Dieu, c'est bien là. C'est déjà bien assez que, partout ailleurs, il faille inconsciemment mentir pour qu'au moins là on puisse être vraiment et entièrement soi-même.

MIRONNES.

Ah ! vous avez été vraiment et entièrement vous-même.

FERNANDE.

Oui. (*avec gravité*) Vraiment et entièrement. Pourquoi êtes-vous resté ?

MIRONNES.

Oui, j'aurais dû sortir, je le sens. La simple honnêteté me le commandait ; mais je n'ai pas pu. Quelque chose de plus fort me retenait. Je vous en prie, ne m'en voulez pas, puisque je vous aime.

FERNANDE.

Voilà la première fois que vous me le dites. Pourquoi ce soir ?

MIRONNES.

Parce que jamais je ne l'ai plus pensé que ce soir.

FERNANDE.

C'est un mauvais moment pourtant pour me le dire. Ne sentez-vous pas que cela sonne faux, après ce que vous avez entendu tantôt ?

MIRONNES.

Pourquoi... pourquoi ? Ah ! il y a entre nous comme une énigme.

FERNANDE.

Vous avez raison : il y a entre nous, non pas une énigme, mais une différence et qui sera toujours, une différence qui demeure en dépit des sympathies qui nous rapprochent.

MIRONNES.

Fernande !... Vous avez dit les sympathies...

FERNANDE.

Laissez-moi achever ; il y a une différence qui fera que jamais nos âmes ne se joindront, et cette différence nous la sentons maintenant plus que jamais et c'est pour cela que l'heure est mal choisie pour me dire que vous m'aimez. C'est pourquoi je suis fâchée que vous ayez été dans l'église tantôt. Ma prière vous aura choqué, étonné, révolté peut-être et je me sens profondément froissée dans tout ce que j'ai de plus sincère par cette impression. Elle m'apparaît comme la profanation d'un outrage dans ce sanctuaire où je m'étais réfugiée.

MIRONNES.

Mais si cela n'était pas, si c'était tout le contraire ? Oui, je vous l'avoue et je m'en repens, c'est par pure curiosité que je vous ai d'abord écoutée. Mais à mesure que vous parliez, le charme étrange de votre prière s'est emparé de moi. D'étonné que j'étais, je suis devenu ému, admiratif, conquis. Non, je ne m'étonne plus maintenant de ce qui me révoltait jadis. Je sens qu'il doit y avoir une puissance, une force, un idéal, quelque chose de surnaturel enfin pour inspirer des prières comme la vôtre. Je ne comprends pas, mais je pressens, je ne demande pas mieux qu'on m'apprenne à comprendre et je sens que je comprendrai de suite si c'est votre personne adorée qui le veut. Fernande, versez-moi la religion en même temps que l'amour. Dis, veux-tu ? *(se rapprochant tout près d'elle)* Je croirai tout venant de ta bouche, je ferai tout pour une lueur de tes yeux profonds *(il passe lentement le bras autour de sa taille)*, tout pour une caresse de tes mains tièdes et frémissantes *(il prend ses mains qui résistent à peine)*. Ah ! tu vois bien que nos âmes peuvent s'unir, puisque nos mains se cherchent ! *(il l'enlace toute d'une étreinte)*

FERNANDE (*presque défaillante, s'est laissée prendre. Mais cela n'a pas duré l'espace d'une seconde. Elle s'est tout d'un coup ressaisie et, s'arrachant aux bras de Mironnes, elle fuit. Pendant cette scène, comme ils avaient continué à cheminer, la grille du château est devant eux. Fernande passe rapidement de l'autre côté et la ferme d'un tour de clef. Puis d'une voix haletante et rapide*) :

Écoutez, je ne crois pas à la vérité de ce que vous dites. Je vous crois sincère pourtant et très convaincu de ce qui n'est que l'impression d'un moment. Vous m'aimez, il fait tiède, parfumé et sombre, vous n'avez eu qu'une idée, qu'un désir : m'avoir ; et peu vous importaient les paroles qu'il vous fallait dire. Ce n'est pas la beauté des principes dont mon âme est imbuë qui vous attire, c'est ma personne les vantant et les pratiquant. Vous me voulez tout entière, avec ma religion, parce qu'elle fait partie de moi-même et que pour m'avoir vous êtes capable de vous l'assimiler. Ce n'est pas mon âme que vous conquerez, c'est ma taille que votre bras enlace. Et parce qu'il fait tiède, parfumé et sombre, j'ai failli vous croire et céder à votre étreinte dont j'ai peine à secouer l'émoi. Mais grâce à Dieu, je me suis reprise et nous allons nous séparer. Je ne vous reproche rien et je vous promets de ne pas vous garder rancune de m'avoir presque fait vous aimer.

MIRONNES (*criant*).

Fernande, prenez garde ! Ne laissez pas passer le bonheur !

FERNANDE.

Nous ne comprenons pas le bonheur de la même façon. Rien n'est perdu. Adieu (*elle s'éloigne*).

MIRONNES (*dont la voix ne peut plus être entendue*).

Oh ! implacable dévote !

FERNANDE (*à elle-même et tout en marchant*).

Il y avait une grille entre nous, depuis le jour de la rencontre. Elle fermait mal. La voilà close. Je suis chez moi (*regardant autour d'elle et revoyant l'endroit où elle a découvert Fargueil*) et je ne suis plus seule.

Ah ! Fernande, jolie mondaine, vous l'avez trop oublié :

Puisqu'il y a des mariages écrits au ciel, il doit bien y avoir aussi des fiancés du Bon Dieu.

Un grand calme envahit l'atmosphère. On entend jusqu'au moindre bruit, tant l'air est sonore, et cela fait mieux ressortir le silence qui s'épand. Il tombe avec un son net, des gouttes d'eau venant des arbres chargés de pluie. Un chien aboie au loin. Un bruit de charrette vient de la route. Le pas régulier de Fernande se hâte sur le gravier humide. L'Angelus s'échappe du clocher de l'église et les cloches des villages lointains font chorus en des notes plus claires ou plus sombres, et c'est comme une chaîne harmonieuse qui se noue autour de ces campagnes enserrant les âmes des gens et l'âme des choses d'une même étreinte religieuse et réconfortante.

TABLE DES CHAPITRES

	Pages.
1. Emballement	5
2. Les renseignements	15
I. Une consultation.	
II. Un goûter de jeunes filles.	
3. Explications	34
I. Sous bois.	
II. Dévotion.	
III. Soir d'orage.	

LOUVAIN. — Imp. POLLEUNIS & CEUTERICK, 32, rue des Orphelins

—
Même Maison à Bruxelles, 37, rue des Ursulines.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2605
H333D48

Chantemerle
Devote!

UTL AT DOWNSVIEW



D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 18 13 06 020 7